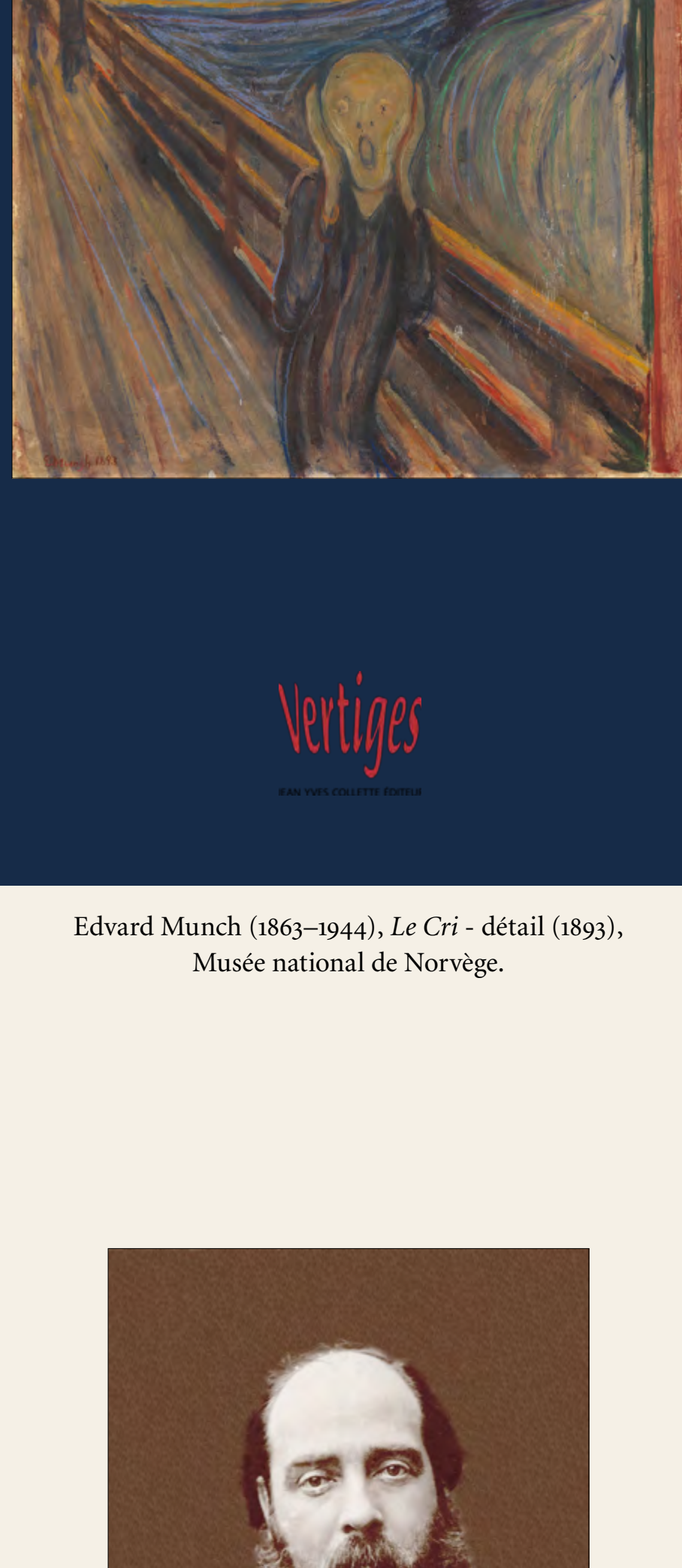
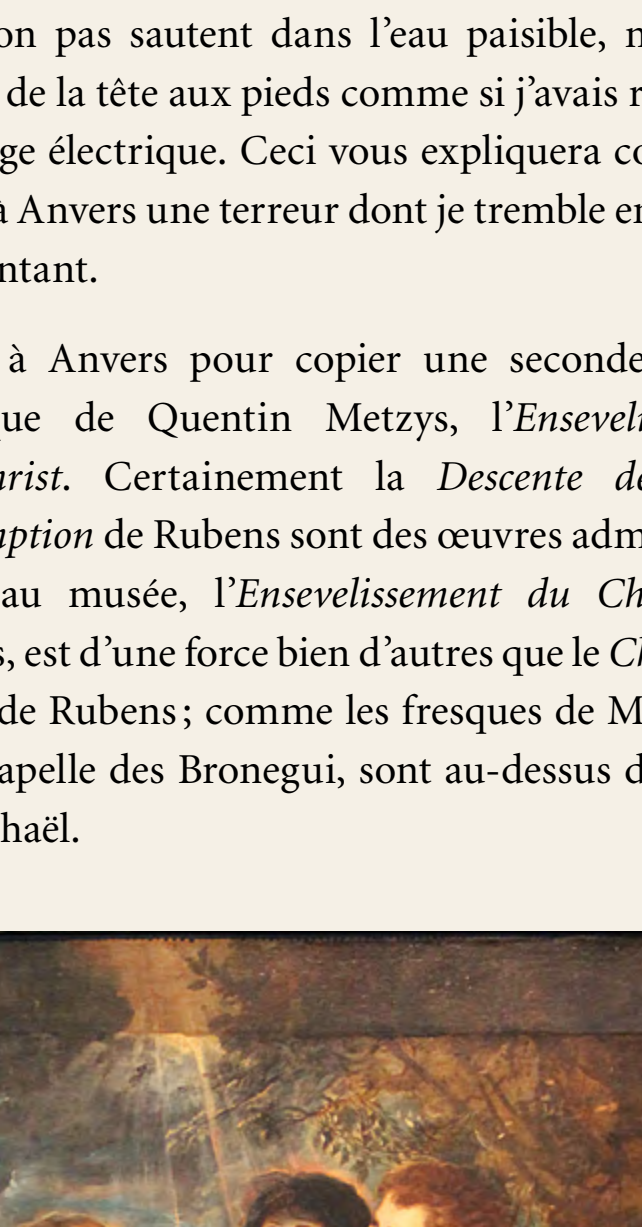


UNE PEUR



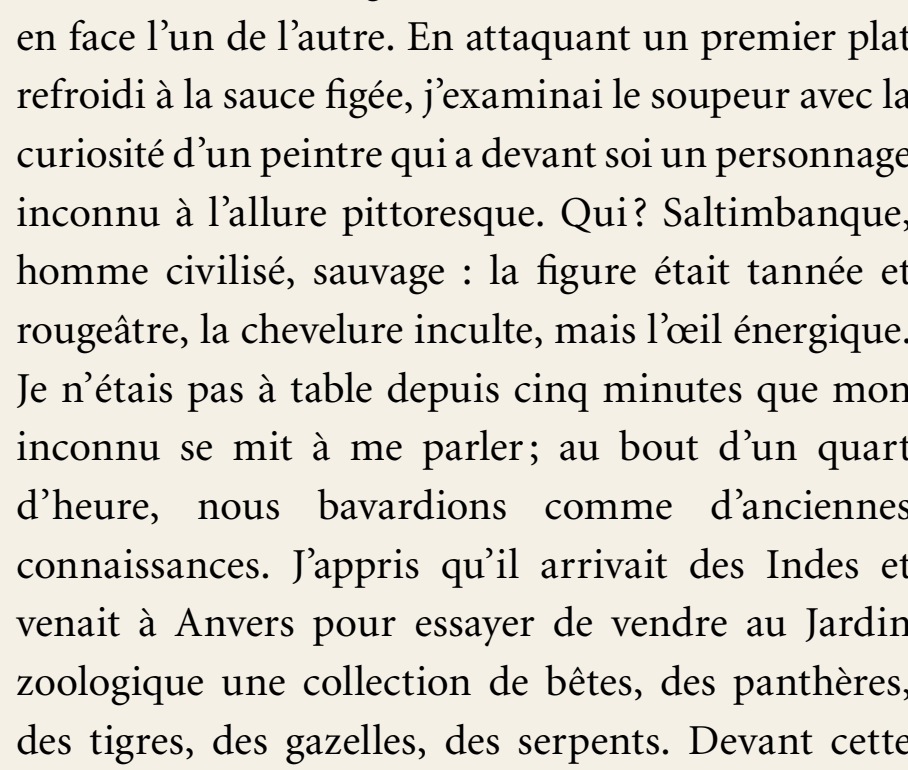
Edvard Munch (1863–1944), *Le Cri* - détail (1893),
Musée national de Norvège.



Hector Malot (1830-1907), vers 1880,
par Félix Tournachon, dit Nadar (1820-1910),
Bibliothèque nationale de France.

IL NE FAUT PAS DISCUTER de la peur, nous dit Blanchon, chacun a la sienne. Telle qui est ridicule pour celui-ci, est naturelle pour celui-là ; les uns ont peur d'une lame brillante ; les autres d'une peau d'animal ; moi j'ai peur des bêtes à sang froid, même des lézards et des grenouilles ; que je me promène dans les champs, que dans une vaste plaine dénudée je rencontre une mare aux bords plats sans aucune surprise possible, que des grenouilles effrayées par mon pas sautent dans l'eau paisible, me voilà secoué de la tête aux pieds comme si j'avais reçu une décharge électrique. Ceci vous expliquera comment j'ai eu à Anvers une terreur dont je tremble encore en la racontant.

J'étais à Anvers pour copier une seconde fois le triptyque de Quentin Metzys, *l'Ensevelissement du Christ*. Certainement la *Descente de croix*, *l'Assomption* de Rubens sont des œuvres admirables ; mais, au musée, *l'Ensevelissement du Christ*, de Metzys, est d'une force bien d'autres que *le Christ à la paille*, de Rubens ; comme les fresques de Masaccio, à la chapelle des Bronegui, sont au-dessus des loges de Raphaël.



Pierre Paul Rubens (1577–1640), *La Déposition / La lamentation sur le corps du Christ mort* (1602),
Galerie Borghèse, Rome (Italie).

Mais ce n'est pas des primitifs qu'il s'agit, c'est de ma peur. Un jour que j'étais resté à travailler à ma copie jusqu'à la fermeture du musée, j'avais, en sortant, éprouvé le besoin de remuer les jambes et, descendant à l'Escaut, j'avais suivi son quai. La marée montante soulevait doucement les grands transatlantiques et les galiotes hollandaises aux listons vertes. Sur le port encombré, je flânais sans me soucier de l'heure, regardant les gros chevaux flamands qui traînaient sans effort les plus lourdes charges, admirant le fleuve gris aux lointains vaporeux où se noyaient les rayons de cuivre du soleil couchant. Peu à peu, les prairies basses et tendres des rives se perdirent dans la brume du nord, répandue sur ce soir d'été, et je songeai à aller dîner. Il faisait sombre ; l'eau des bassins devenait noire, et dans cette demi-obscurité, je regagnai mon auberge, située à côté du canal des Brasseurs. Une vieille maison qui ressemble beaucoup à celle de Plantin, que tout le monde connaît, une étroite rue qui sent à plein nez les salaisons, le goudron et la rogue. En arrivant, je trouvai le dîner de table d'hôte fini. Il était tard ; j'avais oublié l'heure dans la contemplation du doux ciel d'Anvers et de son fleuve qui caresse si délicatement le flanc des bateaux.

Un seul voyageur, un retardataire comme moi, était dans la salle à manger. On mit nos deux couverts en face l'un de l'autre. En attaquant un premier plat refroidi à la sauce figée, j'examinai le soupeur avec la curiosité d'un peintre qui a devant soi un personnage inconnu à l'allure pittoresque. Qui ? Saltimbanque, homme civilisé, sauvage : la figure était tannée et rougeâtre, la chevelure inculte, mais l'œil énergique. Je n'étais pas à table depuis cinq minutes que mon inconnu se mit à me parler ; au bout d'un quart d'heure, nous bavardions comme d'anciennes connaissances. J'appris qu'il arrivait des Indes et venait à Anvers pour essayer de vendre au Jardin zoologique une collection de bêtes, des panthères, des tigres, des gazelles, des serpents. Devant cette confiance, il m'échappa une question éloquente :

— Vos bêtes sont ici avec vous ?

— Les panthères, les tigres et les gazelles à l'écurie dans leurs cages ; les serpents dans ma chambre, oh ! bien raisonnables, enfermés à double tour et roulés au milieu de leur caisse de voyage.

Des petits frissons me couraient déjà sur la nuque.

— Vous allez passer la nuit ici ?

— Assurément.

— Et si vos serpents s'échappent ?

— Ils dorment.

— Les yeux ouverts ?

— Dame, c'est leur manière. Mais je vous réponds qu'ils ne sont pas toujours aussi terribles qu'on le croit en Europe. Je connais une jeune fille qui, là-bas, a gardé un *cobro di capello* toute une nuit sous son oreiller.

— L'aimable histoire !

— Elle ne s'était aperçu de rien si ce n'est que de petits mouvements inexplicables se couaient son oreiller. Un jour, en examinant son lit, elle découvrit un bonhomme fort sage et très content qui leva la tête pour la regarder avec reconnaissance : la plus jolie bête qu'on pût imaginer. J'en ai plusieurs ; et aussi des cérestes et des crotales à votre disposition, monsieur. Si vous vouliez les voir, ils en valent la peine ; ça n'a qu'un poulmon, ça nage sans nageoires, ça marche sans pattes et c'est orné de deux cent cinquante paires de côtes.

— Je vous remercie. Des bêtes qui n'ont qu'un poulmon et deux cent cinquante paire de côtes, ça ne m'intéresse que de très loin.

— Vous en auriez peur ?

— Je vous crois ; et même, je trouve criminel qu'on apporte ces bêtes dans notre pays ; elles peuvent s'échapper.

— Et la science !

— Que les savants aillent les étudier sur place, qu'elles ne viennent pas s'offrir aux savants dans notre pays.

Malgré moi, la conversation continua encore quelque temps sur ce sujet, et ce fut, ce soir-là, que j'appris qu'avant de nous engourir tout vivant les reptiles ont la précautionneuse coutume de nous lécher abondamment ; il paraît que ça passe mieux. J'avais froid quand je levai la séance.

Ma chambre était la dernière au bout du corridor. J'y allai aussitôt et, la tête pleine des histoires de la soirée, je me déshabillai lentement, non sans avoir préalablement découvert mon lit, soulevé mes rideaux, ouvert mes armoires.

Pendant que je faisais mes ablutions, j'entendis du bruit dans la chambre à côté de la mienne et une voix me cria :

— Bonsoir, monsieur. J'entends que vous n'êtes pas encore couché. Dormez bien, aussi bien que moi qui ne me suis pas mis dans un lit depuis huit jours.

L'homme aux *cabro di capello* !

Je fus sur le point de me rhabiller et de demander à changer de chambre. Cependant le dégoût de me mettre dans un nouveau lit qu'on me préparerait à la hâte, la gêne d'amour-propre d'avouer mes craintes enfantines, les serpents endormis n'allaient pas traverser le mur ou descendre par la cheminée pour venir coucher avec moi. Me faisant violence, j'éteignis la bougie et gagnai mon lit, éloigné de toute la largeur de la pièce de la chambre aux serpents.

Je restai longtemps sans dormir, me tournant cent fois, nerveux, agacé de me sentir enroulé et malgré moi hanté par l'idée de ce voisinage. Sous la porte de communication des deux chambres dont j'avais assuré le verrou, je voyais filtrer un rayon de lumière et je redoutais le moment où il disparaissait. Sa bougie éteinte, mon collectionneur ne pourrait pas surveiller ses pensionnaires et il s'endormirait de ce sommeil de plomb qu'il m'avait annoncé. Elle disparut la petite lueur et aussi s'éteignirent les bruits de la maison... Un silence morne, une nuit noire...

Je m'endormis, mais d'un sommeil craintif et léger, d'un sommeil qui attend et qui guette. Combien de temps ai-je dormi ainsi, je ne l'ai jamais su, une heure, deux heures peut-être. Je fus tiré de cet état par un bruit qui m'arracha à l'instant aux indécisions du réveil en sursaut. Je savais où j'étais ; mes frayeurs, mon voisinage, ma répugnance à me coucher, les histoires qui m'avaient impressionné, tout me revenait en un coup. La tête libre comme si je n'avais pas dormi, mais le cœur battant, je m'assis sur le lit et j'écoutai.

C'était un bruit extraordinaire : une sorte de clapotement irrégulier, sourd, mat, qui cessait une seconde, puis reprenait, lent ou précipité, avec de temps à autre un flouc plus lourd suivi d'un silence. J'allongeai vivement le bras vers ma table pour prendre des allumettes, je ne les trouvai pas. J'avais laissé sur la cheminée la boîte et la bougie ; je tenais mon cœur à deux mains. Il tonnait trop fort ; les yeux écarquillés je regardais.

Il faisait noir, noir comme dans un puits et le bruit continuait maintenant un peu plus alangui, mais les floucs au contraire étaient plus fréquents et plus lourds. Un cri fou s'étrangla dans ma gorge : les serpents ! Mon sang s'arrêta dans mes veines. Terrifié, je voulais appeler, crier comme dans un rêve, je ne pouvais pas. Inondé de sueur froide, la mâchoire serrée, je retombai sur mon lit, étouffé d'angoisse.

Dans ma cervelle en tempête, qui cependant pensait net et voyait clair comme si elle était à un autre qu'à moi, je m'expliquais tout et je suivais les reptiles dans leurs marches.

Ils s'étaient glissés sous la porte de communication, cette porte que j'avais regardée avant de m'endormir, et qui laissait passer des jets de lumière larges de deux doigts ; le clapotement et les floucs, c'était le rampeement de l'animal qui tantôt allait doucement en cherchant sa direction, tantôt se dressait et retombait avec hardiesse, ayant senti ce qui l'attirait ; le son mat de la peau visqueuse sur le carreau je le reconnaissais, le frôlement lourd d'une chair vivante, je l'entendais. Et tout à l'heure au milieu de mon lit, des reptiles glacés, monstrueux, s'allongeraient près de mon corps que bientôt ils enlacceraient, pendant que des langues baveuses et gluantes me lécheraient le visage. Littéralement j'étais à l'agonie.

Pourtant, dans le débat de mes pensées, un souvenir me vint. Les reptiles, lorsqu'on ne les irrite pas et qu'ils ne sont pas affamés, n'ont qu'un besoin, qu'une idée – la chaleur. L'état de béatitude qu'ils trouvent les engourdit et ils peuvent rester longtemps inoffensifs. Par un effort désespéré je pus me redresser et, saisissant ma couverture de laine, je l'enlevai pour la laisser tomber sur le carreau de la chambre. De quelle oreille j'écoutais ! Qu'allaient-ils faire ? Entendrais-je, comprendrais-je ? Les nerfs tendus, je restais haletant.

Il est certain que le bruit s'affaiblissait et devenait plus paresseux et plus rare. Avaient-ils trouvé la couverture ?

Enfin je n'entendis plus rien. Je poussai un soupir d'espoir, mon corps que la terreur avait cloué se détendit un peu ; je respirai plus facilement et j'essayai d'appeler, mais je ne reconnaissais pas ma voix ; elle était sourde et éteinte ; personne ne bougea ni ne répondit ; alors je tentai de suivre un raisonnement, de m'arrêter à quelque chose. Ce que je compris tout de suite, c'est que, jamais avant le jour, je n'aurais la force de sortir de mon lit et de poser les pieds par terre. La pensée qu'en marchant, je pouvais toucher ou heurter une bête hideuse dont le simple contact m'aurait anéanti, ne me laissait aucun courage d'esprit. Me lever et fuir quand le jour viendrait et que je pourrais connaître le danger et l'éviter – oui ; aller en aveugle et en brave – non. Je devais rester grelottant, blotti dans un coin de mon lit, sans mouvement, de peur, en allongeant les bras ou les jambes, de rencontrer la peau lisse et ferme dont à chaque minute je pouvais prévoir l'enlacement.

Quelle nuit ! Je calculais tout. La couverture refroidie, n'irait-ils pas chercher un nid plus tiède ; la peau humaine n'était-elle point un appât irrésistible pour ces avaleurs d'êtres vivants ? Le besoin seul de mordre dans un sang chaud et palpitant ne les tirerait-il pas de cet état de béatitude sur lequel j'avais compté pour me sauver ? Mon oreiller suivit la couverture et, collé au mur, à peu près coulé dans la ruelle, j'attendis.

Ce n'est pas assez de dire que le jour fut long à venir. Enfin je vis, du côté des fenêtres, une blancheur d'aube, mais si pâle, si hideuse, qu'il fallait mon angoisse pour me la faire apercevoir. Cependant peu à peu elle s'affirma, doucement elle grandit, et je pus distinguer mes fenêtres. Le petit jour qui entrerait me permettait déjà de reconnaître dans ma chambre des ombres, des formes, mais par terre comment fouiller des yeux ce tas de la couverture et de l'oreiller, comment voir près de moi, dans l'ombre des rideaux, si rien n'avait bougé, si j'étais seul ?

Ah ! que je la trouvai belle la lumière qui entra franchement en glissant sur le carreau et éclaira jusqu'au coin le plus mystérieux de la pièce ! Depuis qu'il faisait à peu près clair, je surveillais la couverture ; maintenant je la voyais mieux. Rien d'inquiétant de ce côté. Très mince, elle était tombée affaissée, et aucun soulèvement n'indiquait qu'elle fût habitée. L'oreiller, resté droit contre une chaise, n'avait pas pu devenir un abri. Mon petit tapis était bien plat devant mon lit, et autour de moi pas autre chose que mes draps froissés.

Avais-je eu une hallucination ?

De mon lit, je pris mes pantoufles, un pantalon, et, les ayant enfilés, j'osai me risquer. La couverture toujours flasque semblait un modèle de candeur. J'avancais malgré cela avec prudence en me tenant du côté de la porte, mais je n'avais pas hasardé trois pas que je compris tout. Ma cuvette pleine d'eau et restée par terre servait de tombeau à une souris. C'étaient ses efforts pour se sauver qui m'avaient éveillé ; c'était son agonie, cette longue et tragique noyade qui m'avait terrifié. Le soir, j'avais changé de logis.